

Que je vous dise tout... ? Vous voulez que je dise tout. C'est ce qu'il m'avait demandé, lui aussi. Ça ne lui a pas réussi. Vous voulez quand même que je dise tout ? En commençant par le début et sans rien négliger ? Vous ne craignez pas de finir comme lui ? Je plaisante... Vous êtes trop nombreux pour moi seule.

Vous dire tout... C'est une manie des hommes, de réclamer ce tout à dire. Comme si c'était possible. Quand nos mémoires sont bourrées de trous, d'affabulations, d'incohérences. On cherche pourtant à tout savoir, on veut tout dire et tout entendre. C'est peine perdue, on le sait bien. Mais on continue d'espérer. Aussi lucide ou pragmatique soit-on, on s'épuise à courir après ce tout. Comme vous, ce soir.

Vous voulez que je dise tout. Il voulait lui aussi que je raconte tout, il voulait que j'avoue. Qu'avant lui j'avais été vivante ? Je n'en faisais pas mystère.

Pourquoi, quand la vie nous débordait, ressasser un passé – mon passé – impossible à saisir ? Pourquoi,

soudain, exiger de tout connaître de moi et de mes amours ?

Même si je signais notre fin j'ai répondu à sa demande. J'ai rebroussé le chemin de ma vie en l'embarquant sur mes mots. Parce que je l'aimais. Parce que décidément il ne comprenait rien.

Je ne vais pas tout vous dire. Je vais vous dire tout ce qu'à lui j'ai dit. Avec vous, mes auditeurs, je revivrai cette nuit. Je sais, nous ne sommes pas au théâtre. C'est pourtant l'histoire de ma vie dont vous réclamez l'intrigue et la mise en scène, alors si ce n'est pas du théâtre, c'est quand même une interprétation. La mienne. La vôtre s'imposera au fil de mon récit, comme lui a tissé la sienne. C'était inévitable. Et nous nous sommes fait si mal...

Je voudrais pleurer, me vautrer dans des sanglots jusqu'à l'oubli. Ça, ce serait du théâtre ! Mais rien ne vient, rien ne sort. Seulement des mots qui ne rendent pas compte du présent – passé maintenant – dont ils surgissent. Des mots qui tuent.

J'avais commencé par : « Il était une fois... » sans doute pour alléger la portée de mon récit, que je savais trop lourd pour lui. Avec vous – et ce serait la seule différence de vous à lui – j'aimerais dire : « Il était une fois une jeune fille... » Et la jeune fille serait moi. Je vais essayer de vous raconter cette jeune fille. Je ne suis pas certaine de maintenir la distance d'elle à moi. Vous m'arrêterez si vous n'y comprenez rien, si vous ne savez plus qui parle de qui. De toute façon, même à parler des autres c'est toujours de soi dont il est question.

Je commence.

Il était une fois une jeune fille qui n'attendait que d'être une femme, un jour. Elle ne savait pas exactement en quoi cela consistait. Elle sentait confusément qu'aucun âge ne garantissait cet état. Elle avait vu des femmes très jeunes, des femmes très vieilles, et des vieilles pas femmes du tout, des jeunes qui même très jolies n'étaient pas investies de la féminité. Ce n'était pas non plus une histoire de menstruations, même si cela s'appelait « devenir femme ». Non, les règles ne traduisaient que la potentialité d'être mère. D'ailleurs elle ne ressentait pas sa mère tout à fait femme. Sauf quelquefois, brièvement, en présence d'autres hommes qui n'étaient pas son père. Être femme n'était pas non plus une apparence. Beaucoup de dames avaient la panoplie complète et élaborée de la féminité : maquillage, bijoux, vêtements chic ou sexy, l'élégance parfois, la « classe ». Pour autant elles n'étaient pas « femmes ». Elles étaient des femmes mais elles n'étaient pas « femmes ». Le mystère se logeait en la disparition d'un article indéfini.

Cette infime nuance s'exerçait dans des zones obscures, défendues. Cela avait à voir avec les hommes ; du plus tendre de son enfance la jeune fille l'avait deviné. Ce n'était pas non plus une histoire de « coucher avec ». Toutes celles qui avaient couché n'étaient pas investies de cette aura, de ce parfum tenace de la femme.

...Vous voulez que j'aile à l'essentiel ? Mais il est là l'essentiel ! C'est par lui que je commence ! Vous êtes bien comme lui, vous privilégiez l'anecdotique, persuadés que tout se joue là. Vous voulez que je dise tout ? Alors n'espérez pas que je vous serve deux ou

trois bonnes raisons qui vous contenteront. Il n'y a pas d'évidences dans cette histoire, tout tient en cette définition impossible.

Lui aussi commençait à protester. Ce qu'il voulait, c'était savoir les hommes avant lui. Quand tout part de là. Tout commence en la question de ma féminité, en ma soif de l'incarner. C'est autour d'elle que se sont articulées mes rencontres. Alors, comme à lui je vous dis : le récit de cette nuit est celui de mon sexe.

Je continue. Et laissons tomber la jeune fille.

Je suis née de cette envie : être femme. On veut souvent trouver à ces obsessions – mon obsession de la femme en moi à révéler – des causes précises, tangibles, comme une mère trop tôt disparue, une tante très belle devenue mythe, un père coureur ou absent, ces conneries sur l'Œdipe mises à toutes les sauces. C'est peut-être cela que vous considérez comme « l'essentiel », ces explications pseudo-psy. C'est ce qu'il aurait voulu, lui aussi, une cause indiscutable qui me dédouane de moi-même. Pauvre idiot... Je ne faisais que vivre, je ne réglais aucun compte, je ne prenais aucune revanche. Cette absence d'excuse l'a foutu en l'air, il a voulu y substituer LA faute et j'ai dû me défendre.

L'enfant est devenue jeune fille, mais elle n'était pas femme encore. J'étais assez jolie, d'une joliesse sans tapage en comparaison de certaines camarades. Je les enviais. Elles non plus n'étaient pas femmes, mais sur leur passage on se retournait, on les sifflait. Elles semblaient tellement sûres de leur pouvoir !

J'avais une vie tranquille, j'étais au lycée, élève moyenne et sans éclat. Je sortais peu – mes parents

étaient assez stricts – mais n’avais pas, de toute façon, les amis et les occasions d’une vie trépidante. L’essentiel de mon ardeur s’était logé en cette attente : être femme, un jour. Le reste n’était que formalité en cet écoulement trop lent du temps. Il fallait en passer par là : les études, les flirts (pas désagréables mais sans vertige), les copines, un peu de sport, les cigarettes, le dégoût du vin, les cuites à la crème de cassis.

Je deviendrais femme, un jour. Je ne savais pas quand, je ne savais pas comment.

Tout a commencé par un homme. Le premier homme. Quand... ? Je n’ai encore rien dit que vous voulez savoir, quand ? Et qui ? Lui, c’est le premier homme. Il n’a pas d’autre nom car je ne l’ai jamais su. Il n’y a que vous, et Philippe, qu’un tel détail mobilise.

Il s’appelle « le premier homme ». Le premier homme sous le regard duquel je suis devenue femme. Car ce fut cela, d’abord, être femme. Ce fut être regardée par quelqu’un qui me voulait.

J’avais dix-huit ans. J’avais déjà fait l’amour avec un garçon à peine plus âgé. Je l’avais choisi « dessalé », m’assurant qu’il n’en était pas à sa première. Sa précaution avait rendu l’acte assez pénible, il me ménageait tant qu’aucun champ n’était laissé à l’oubli, ni au débordement. Ces envols seraient pour plus tard. Il avait été gentil, et j’avais eu mal. Je sais maintenant qu’il faut forcer le barrage des peurs et de l’hymen, qu’il faut emporter la douleur dans un déluge de caresses, dans le délire d’une fièvre. Ma première fois avait été trop lente, trop appliquée. Mais, et c’était mon but, je n’étais plus vierge. Mais je n’étais pas femme encore.